

FLORENCE NOIVILLE

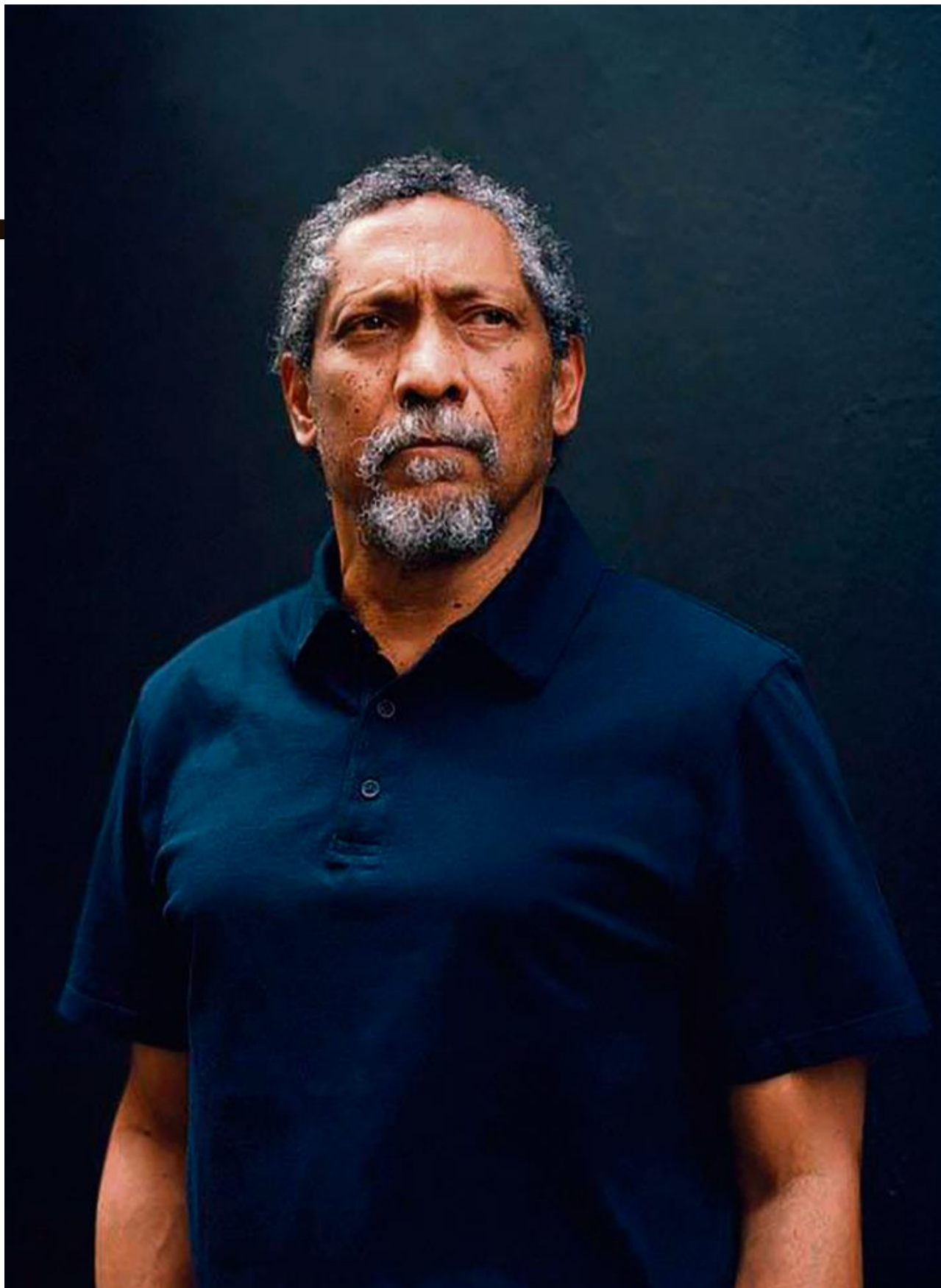
Un aventurier du langage et de la forme : ainsi pourrait-on qualifier Percival Everett, qui n'a pas son pareil pour faire de chaque roman une expérience. Depuis son premier ouvrage (*Suder*, 1983, non traduit), cet écrivain américain – né en Géorgie en 1956, il est aussi poète, peintre et directeur du département de littérature de l'université de Californie du Sud – ne se lasse pas de jongler avec les genres littéraires, sautant sans prévenir de l'un à l'autre, jouant à traficoter les codes de chacun, tordant et distordant la langue. On trouve dans sa production, aussi éclectique que prolifique, des essais, des nouvelles, une demi-douzaine de recueils de poésie, un livre pour enfants et, surtout, une trentaine de romans, dont dix seulement sont traduits en français. Parmi ceux-ci, *Désert américain* (2006), *Blessés* (2007), *Glyphe* (2008), *Le Supplice de l'eau* (2009) ou encore *Pas Sidney Poitier* (2011), tous publiés chez Actes Sud.

Mais quoique formellement très différents, tous les romans d'Everett gravitent autour d'un même thème, central, obsessionnel, celui de l'identité afro-américaine. « Je commence par une fondation raciale et puis j'édifie peu à peu », note un personnage dans *Percival Everett par Virgil Russell* (Actes Sud, 2014). *James*, son nouvel ouvrage, ne fait pas exception à la règle. Et, cette fois encore, l'auteur trouve une manière nouvelle de s'y prendre : il revisite ce classique de la littérature américaine que sont *Les Aventures de Huckleberry Finn*, de Mark Twain (1884), et le réécrit du point de vue de Jim, l'esclave noir dont la route croise celle de Huck au début du roman. Promenade au fil d'une œuvre aussi touffue et tumultueuse que les rives du Mississippi, à l'occasion de la parution de *James*, doublement couronné outre-Atlantique par le prix Pulitzer et le National Book Award.

Faux-semblants

Au commencement était la ruse. Feindre, faire comme si. C'était déjà vrai chez Mark Twain, lorsque Huck décidait de se faire passer pour mort afin d'échapper aux mauvais traitements de son père. C'est encore plus vrai chez Percival Everett. Dans *James*, Jim, l'esclave noir, n'est pas un illettré en cavale, au contraire, c'est un homme qui s'est cultivé lui-même et déborde d'humour. Pourtant, il prétend systématiquement ne rien savoir, parce que – c'est devenu sa maxime – « On gagne toujours à donner aux Blancs ce qu'ils veulent ».

Les attentes des Blancs envers les Noirs sont toujours pressantes et pesantes chez Everett. Elles déconcertent, broient, inhibent... Ainsi, dans l'excellente satire du milieu littéraire américain qu'est *Effacement* (Actes Sud, 2004, qui paraît en poche, L'Olivier, « Bibliothèque », 384 pages, 12,90 euros), l'écrivain noir Thelonious Ellison constate qu'il perturbe beaucoup son éditeur en abordant des sujets « non noirs ». Dans un ironique retournement des débats autour de l'appropriation culturelle, un critique va même jusqu'à écrire, à propos d'un de ses livres : « On a peine à comprendre ce que cette réécriture des Perses d'Eschyle a à voir avec l'expérience afro-américaine. » D'ailleurs, il « vendrait bien s'il laissait tomber les reprises d'Euripide (...) pour [s]e mettre aux récits authentiques de la rude vie des Noirs ». Eh bien, qu'à cela ne tienne ! Ellison excédé signe sous pseudonyme une parodie de roman « on ne peut plus black » – « un truc de Noirs, frère », l'un de ces « récits du ghetto » que le public adore. Intitulé *Fuck* et truffé de clichés, ce texte est un feu d'artifice de nullité. Les éditeurs s'emballent : enfin « du vrai à cent pour cent » ! Cette fois, pourtant, la supercherie se retourne contre celui qui l'a conçue. La conscience de Thelonious le torture. Non, on ne gagne pas toujours à donner aux Blancs ce qu'ils attendent, conclut-il à l'inverse de Jim. Les deux sont néanmoins d'accord avec cette phrase de Twain, en exergue du roman : « On m'a toujours cru quand je mentais, jamais quand je disais la vérité. »



Percival Everett, à Londres, en avril 2024. CIAN OBA-SMITH

Comment Percival Everett peut-il être afro-américain ?

Parcours dans l'œuvre touffue et tumultueuse d'un écrivain qui emploie son talent à mettre en lumière l'identité noire aux Etats-Unis. Comme dans « James », qui revisite « Les Aventures de Huckleberry Finn », de Mark Twain, du point de vue de Jim, l'esclave

Burlesque

Dans *Effacement*, le narrateur explique que son grand-père était un homme brillant mais pas spécialement drôle. Ou alors malgré lui. Il répétait d'ailleurs : « Ma prétention à un sens de l'humour est de l'humour une démonstration singulière. » C'est tout le contraire chez Everett qui, fan du comique de Mel Brooks, et particulièrement de la parodie de western *Le shérif est en prison* (1974), raffole de farfalu et de non-sens. *Pas Sidney Poitier* en est la meilleure illustration. Lorsque, au bout d'une « grossesse hystérique » de vingt-quatre mois, M^{me} Poitier, passablement « dérangée », accouche d'un fils de 5 kilos, une sorte de petit « Elephant Man », elle l'affuble de ce prénom improbable, « Pas Sidney ». Mais plus l'« abject rejeton » grandit, plus il embellit, au point justement de se mettre à ressembler à l'acteur de *Devine qui vient dîner ?*, Sidney Poitier, donc (1927-2022), le premier Noir qui remporta à Hollywood l'Oscar du meilleur acteur. Et voilà que tout se passe comme s'il était appelé à jouer en live les rôles du grand Sidney ! De l'Everett pur...

En quête de liberté

PARCE QU'IL OSAIT S'AFFRANCHIR des canons britanniques, le roman de Mark Twain, *Les Aventures de Huckleberry Finn* (1884), fut longtemps considéré comme « le » texte fondateur de la littérature américaine. Était-ce une raison pour s'interdire de le revisiter ? Percival Everett en reprend les grandes lignes et, surtout, oriente la focale sur le personnage de Jim – l'esclave décrit chez Twain comme un « grand nègre » qui « ne ferait pas de mal à une mouche » – dont il fait ici son narrateur.

Nous sommes à la veille de la guerre de Sécession (1861-1865), au sud des Etats-Unis. Lorsque Jim apprend qu'il va être vendu à un homme de La Nouvelle-Orléans, il fuit la plantation où il travaille, jure aux siens qu'il reviendra les chercher et se réfugie sur une île du Mississippi où il retrouve Huck, l'ami de Tom Sawyer, qui se cache lui aussi. Commence alors une odyssée tumultueuse vers les Etats abolitionnistes où Jim, cessant d'être une marchandise,

Justice

« Je me fiche de la culpabilité, ce qui m'intéresse c'est la justice », explique Everett. Mais si la justice est bien l'un des thèmes-clés de son œuvre, celui de la faute n'en revient pas moins dans nombre de romans. Elle ronge et dévaste, comme dans *Effacement*, où le narrateur-imposteur confesse : « Souvent je me regarde dans la glace et je considère la différence entre les énoncés suivants : 1) Il a l'air coupable. 2) Il semble coupable. 3) Il paraît coupable. 4) Il est coupable. » Ailleurs, cependant, la culpabilité effleure à peine les personnages. Comme dans *Châtiments* (Actes Sud, 2024), où Everett réussit ce tour de force consistant à traiter de façon ironique l'un des épisodes les plus glaçants de l'histoire des droits civiques, l'affaire Emmett Till, qui secoua l'Amérique en 1955. Till, un adolescent noir, fut lynché pour avoir (c'est elle du moins qui l'affirmait) sifflé la tenancière blanche d'une épicerie à Money, Mississippi. La justice trança, l'épicière fut acquittée et put tranquillement continuer son « business as usual ». Pourtant, dans *Châtiments*, que l'auteur situe soixante-dix ans plus tard, elle avoue qu'il y a tout de même « un truc [qu'elle] regrette » : c'est « quand [elle] a menti sur ce gamin noir, il y a des années... » Everett lui met alors dans la bouche ce savoureux euphémisme : « J'ai causé du tort à ce p'tit négro... » En commençant *Châtiments*, sur lequel flotte le fantôme de Till, on se dit que cette fois, peut-être, l'heure de la justice a sonné. Mais tout le monde rassure « Mamie C » : la vieille épicière n'a pas à s'en faire, tout ça, c'est de l'histoire ancienne !

Langage

Brouillée, répétitive, satirique ou profondément absurde, la langue, chez Everett, ne se contente jamais d'être un simple vecteur de communication. C'est une arme. Pour déstabiliser ou créer un malaise. Exemple dans *James* : quand Jim cesse de parler « petit nègre », avec « les missié et tout le tralala », le juge blanc qu'il a en face de lui est totalement perdu. « Ce n'était pas le pistolet mais mon langage (...) qui l'avait à ce point perturbé et plongé dans la terreur », constate l'esclave. Everett aime aller bien plus loin. Dynamiter la syntaxe, jouer sur les mots, leurs sonorités, leurs similitudes, il porte ce jeu à son paroxysme dans *Le Supplice de l'eau*, où les flots de paroles sans queue ni tête qui sortent de la bouche du narrateur sont censés refléter la folie de l'Amérique de George W. Bush (c'est l'époque où le gouvernement américain tente de justifier la torture à Abou Ghraïb et Guantanamo par des discours apparemment rationnels). « Danse prisme quai lavis, je mi-voix dément, malgré mon sadisant camphor », se lamente le narrateur dont la langue en folie fonctionne comme une illustration de cette perte générale de sens. Attention aux doubles fonds du langage, ne cesse d'avertir Percival Everett, dont tous les héros approuvent ce qu'il appelle « le théorème de Protagoras » : « Savoir au carré + certitude au carré = indécrottable bêtise au carré. » ■

pourra enfin décider de son destin.

James aurait pu s'appeler « Peau blanche, masques noirs », tant Everett joue sur la confusion constante – et troublante – entre le vu et le vrai. Ainsi, une troupe de Blancs se maquille en Noirs pour donner un spectacle ; un Noir au visage pâle se fait passer pour un maître d'esclave ; Jim, qui subtilise les livres de ses propriétaires, sait secrètement écrire et connaît tout Voltaire ; quant à Huck... mais ne déflorons pas le coup de théâtre final !

À l'issue du récit, bien avant la promulgation du 13^e amendement abolissant l'esclavage (1865), Everett aura rendu liberté et dignité à son héros – qui ne s'appelle plus Jim mais James, tout un symbole. C'est ce qui s'appelle réécrire l'histoire. ■ FL. N.

JAMES, de Percival Everett, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anne-Laure Tissut, L'Olivier, 288 p., 23,50 €, numérisé 17 €.